

L'éducation de la classe moyenne anglaise dans toute son horreur

— Ros Hammond
Frome (Angleterre)

J'ai toujours su que je faisais partie de la classe moyenne. Mon père était un petit fonctionnaire chargé de gérer les retraites des enseignants. Ma mère avait travaillé comme employée de bureau, mais les règles de la fonction publique exigeaient qu'elle quitte ce travail quand elle s'est mariée. J'ai grandi dans des pavillons jumelés en brique rouge, comme ceux qui entourent la plupart des villes anglaises, dans les Midlands et dans la banlieue de Londres. Nous faisons partie de ce qu'on peut appeler la classe moyenne inférieure, s'efforçant à grand-peine d'observer certaines règles dans les apparences et le comportement, sans en avoir les moyens. Par exemple, je n'avais presque jamais de vêtements achetés neufs, mais ceux passés par mes cousins ou faits par ma mère. Mais il aurait été inconcevable pour elle d'acheter des vêtements d'occasion dans des bourses aux vêtements, comme je le fais maintenant.

Je pense que c'est vers dix ans, dans les années 60, que j'ai remarqué que les familles de classe moyenne avaient une voiture et le téléphone, alors que les familles de classe ouvrière n'en avaient pas. Mon père avait acheté une petite voiture d'occasion quand j'étais petite, et nous avons toujours eu le téléphone car mon grand-père et mon oncle étaient ingénieurs du téléphone. Ma soeur entra à l'université quand j'avais onze ans, c'était la première personne de notre famille à y parvenir, mais cela constituait une lourde charge financière pour la famille. Ma mère m'a raconté — car je ne le savais pas à l'époque — qu'elle avait trouvé un travail à temps partiel, mais que mon père avait refusé qu'elle le prenne. À l'adolescence, j'ai travaillé dans un centre artistique où il y avait plusieurs ateliers manuels. Quand mon père le visita, il me dit combien il avait trouvé pénible de voir le jeune homme qui travaillait comme ébéniste ; il aurait adoré faire ce genre de travail, mais il n'était même pas envisageable, quand il était jeune, qu'il lui soit possible de faire un travail manuel.

Nous avons retracé l'arbre généalogique de notre famille depuis 200 ans, et tout le monde est de la classe moyenne — des employés, des ingénieurs, un officier de police, des enseignants. J'ai découvert que ma grand-mère avait travaillé dans l'usine de lacets de Nottingham, mais ma mère a souligné qu'ils n'employaient "que les meilleures élèves, parce qu'ils avaient besoin de mains douces, propres et délicates !"

J'ai commencé la Co-écoute il y a sept ans, et quand je regarde en arrière je pense que j'avais juste désespérément besoin de me décharger. Je faisais partie d'un Secteur qui comprenait essentiellement des membres et des dirigeant-e-s de la classe ouvrière, au niveau du groupe comme au niveau Régional. Je me souviens que nous nous focalisions beaucoup sur le problème des classes sociales, mais je ne me rappelle pas avoir entendu d'informations sur l'oppression de la classe moyenne. Souvent je me sentais très confuse (et probablement culpabilisée) dans tout ce domaine. Je pense que la seule chose que j'aie entendue en rapport avec la classe moyenne était le mot "faux-semblant". Cela n'avait aucun sens pour moi ; dans mon idée, faire semblant signifiait créer des mondes imaginaires comme je le faisais quand j'étais enfant. En fait, avoir été élevée dans la classe moyenne impliquait qu'il fallait absolument que j'agisse comme s'il n'y avait pas de problème, quoi que je ressentie. Le temps que je devienne adulte, c'était devenu automatique, aussi n'était-il pas surprenant que je ne puisse pas m'en rendre compte. Je pense que le terme "faux-semblant" peut souvent paraître une critique de la classe moyenne. Manifestement, les gens de toutes origines peuvent être surpris à faire semblant dans un domaine ou l'autre. Nous n'en avons pas le monopole.

Je réalise maintenant que, dans ces premiers temps, il m'est arrivé très souvent dans les classes de Co-écoute d'être très restimulée et de ne pas le montrer. On m'avait dit de garder mon attention

hors de ma détresse et d'être cliente seulement à mon tour. Cela correspondait tellement bien à l'oppression intériorisée que personne, moi comprise, ne remarqua ce qui se passait. Je pouvais me décharger beaucoup quand c'était mon tour.

J'étais arrivée dans les classes fondamentales à une réelle compréhension de la direction "ne pas avoir de limites" et cela m'avait excitée ; de plus, je voulais me décharger du chagrin accumulé, c'est pourquoi je suis restée. Mais il y a environ deux ans, je suis devenue de plus en plus confuse, puis pleine de ressentiment, et j'ai abandonné mon rôle de leader.

C'est vers ce moment que Sean Ruth, le personne de référence internationale pour la libération des gens de la classe moyenne, vint diriger un atelier d'une journée dans notre région. Beaucoup de choses qu'il a dites m'ont impressionnée, mais plus particulièrement une démonstration. Il conseillait en disant au client qu'il était bien qu'il fasse tout ce qu'il avait besoin de faire à ce moment, en restant avec le client et en ne lui demandant rien de spécial. Il a expliqué que nous avons été éduqués de manière à nous comporter comme on nous le demandait, et que de demander au client de faire quelque chose d'une certaine manière conforte l'oppression intériorisée.

Je fus très soulagée d'entendre cela, et je commençais à avoir un fil directeur pour éclairer une partie de ma confusion et du manque de sécurité que j'avais ressenti pendant les séances. J'ai commencé à dire à mes conseillers d'arrêter de me donner autant de directions en s'attendant à ce que je les répète quatre fois sans discuter (cela peut aussi restimuler la souffrance subie lorsque la réalité était niée et qu'il fallait accepter la vision du monde de quelqu'un d'autre). Je leur ai demandé de trouver d'autres manières de me faire connaître leurs idées. Le moyen que nous avons trouvé jusqu'à présent a été que les conseillers me demandent si je voulais essayer quelque chose avant de me donner une direction. Dans la pratique je dis toujours "oui" et je prends la direction, mais, parce que j'ai donné mon accord, il semble que le sentiment chronique de devoir toujours être docile n'a pas l'occasion de se déclencher. J'ai aussi dit à mes conseillers que la contradiction la plus efficace, et celle que j'avais le plus besoin d'entendre, était qu'ils me disent que j'étais parfaite, qu'ils étaient enchantés de moi telle que j'étais.

Je prenais conscience que la raison pour laquelle je me débattais et j'avais tant de difficultés était l'oppression intériorisée de la classe moyenne. Je commençais aussi à réaliser que toutes les difficultés dans mon mariage étaient dues au classisme, et c'était un énorme soulagement. J'avais fini par croire que nous avons simplement des "caractères" trop différents pour pouvoir bien s'entendre un jour. Comprendre que c'était nos différents messages de classes intériorisés (mon mari était de milieu pauvre, immigrant, de la classe ouvrière) qui nous tiraient et nous poussaient dans des directions opposées impliquait que ce n'était pas un problème insoluble, mais quelque chose que nous pouvions changer.

Un des points clés de l'oppression de la classe moyenne est que nous avons été convaincus de ne pas avoir eu de difficultés. Puisque nous avons eu de la chance, puisque nous avons été bien élevés, favorisés, comment aurions-nous pu être opprimés ou avoir quelque motif que ce soit de nous plaindre ? L'oppression a été niée au point qu'elle est devenue invisible pour nous.

J'avais le sentiment qu'une partie de l'oppression intériorisée résidait dans l'obsession de "bien faire", encore que cela me troublait car il semble complètement rationnel de vouloir que les choses soient bien faites. En y réfléchissant, j'ai réalisé que c'était beaucoup plus spécifique. Ce que l'automatisme me poussait à faire était d'essayer de comprendre ce que les autres attendaient de moi, puis de vivre selon leurs attentes, de réussir selon leurs critères et de gagner leur approbation.

Cela avait beaucoup plus de sens. Je commençais à voir à quel point toute ma vie était façonnée par les attentes qu'on avait eues envers moi lorsque j'étais enfant, et particulièrement en ce qui concernait la réussite universitaire. Je me souviens avoir décrit un jour comment j'ai obtenu mon diplôme (j'ai dû m'y reprendre à deux fois et je l'ai eu avec plusieurs années de retard) : j'avais l'impression d'avoir été propulsée en haut d'une pente raide, pour découvrir, après avoir atteint le

sommet, que je venais d'être poussée du haut de la falaise sans qu'on m'ait appris à voler. J'avais obtenu ce diplôme que l'on m'avait présenté comme un aboutissement tellement important, mais personne, moi moins que tout autre, ne paraissait savoir ce que j'étais supposée en faire, ni comment cela allait m'aider à gagner ma vie — ça n'y a d'ailleurs pas tellement aidé.

Ma meilleure compréhension de tout cela m'a permis de commencer à penser qu'il se pouvait que je sois déjà OK, que je n'avais pas à continuer à foncer tête baissée pour impressionner, pour prouver que j'en valais la peine, ce qui avait constitué l'essentiel de ma vie jusqu'à ce moment.

À peu près à cette époque, je suis retournée à l'université pour suivre une formation complémentaire de thérapie par l'art. Je pensais naïvement que cela me permettrait de concilier mon engagement dans l'art avec ce que j'avais appris dans la Co-écoute. Ce fut, en fait, une amère désillusion. J'avais dans l'idée que les cours de psychothérapie auraient des secrets profonds et mystérieux à me révéler. Je pense aussi que mon oppression intériorisée de classe moyenne avait été attirée et dupée par l'élitisme qui entourait ce domaine.

Au second trimestre, j'étais totalement en conflit avec mes professeurs, ce qui m'a amenée à repasser une partie des cours l'année suivante. J'avais été envoyée dans un centre thérapeutique pour un stage clinique. Je n'ai pas pu supporter longtemps ce que je ressentais comme un régime inhumain, et je suis partie. Je ressentais une terrible humiliation d'avoir été en échec, et colère et ressentiment pour le traitement que j'avais reçu de mes professeurs. J'ai compris que c'était une restimulation quand j'ai établi un lien avec ma relation avec mon père, qui était autoritaire. Mon co-écoutant écrivit sur un papier que j'épinglais sur le mur : « Quand je suis face à une institution importante et puissante sur laquelle je n'ai pas ou peu d'influence, il est important que je me rappelle que ce n'est pas mon père. »

J'avais eu conscience à l'époque que j'étais furieuse parce que ma vision de la réalité (que ce placement était inhumain) avait été niée (« le placement est OK et vous êtes une étudiante difficile et émotionnellement instable »). Je pensais simplement que cela me rappelait mon père, qui pouvait jurer que le noir était blanc et me forcer à être d'accord avec lui. Ce que je n'avais pas vu à cette époque, c'était à quel point c'est un élément-clé de l'oppression intériorisée de la classe moyenne, et que mon père en avait simplement été l'agent de transmission.

Les gens de la classe moyenne nous ont trompés sur la réalité lorsque nous étions enfants. On nous a dit que tout allait bien alors que ce n'était manifestement pas vrai, et on nous a forcé à le croire. Je pense que s'il nous est si difficile de voir que cela nous a été fait, qu'on nous a vendu une fausse version des faits (que nous sommes mieux, plus intelligents, privilégiés et chanceux), c'est parce que l'oppression nous a été imposée par les personnes de notre propre groupe. Ceux qui niaient la réalité étaient nos parents, nos familles, nos voisins et nos maîtres, nous demandant d'agir et de penser d'une certaine façon pour être "acceptables", refusant de donner amour et attention sauf quand nous nous conformions au modèle requis. C'étaient les personnes que nous aimions, les personnes dont nous dépendions complètement qui nous obligeaient à des manières particulières de nous conduire et qui nous disaient que c'était ainsi qu'il fallait être.

Au contraire, il me semble que les personnes issues de la classe ouvrière sont plus à même de voir que le poids de l'oppression vient de l'extérieur, du système, du gouvernement, du patron, de la classe gouvernante, etc. Je pense qu'il peut alors être plus facile de se former une image claire de "nous et les autres", et de garder un contact avec la réalité que nous sommes OK, malgré l'oppression.

Comme nous ne pouvons identifier clairement un agent externe de l'oppression, il nous est plus difficile de rester en contact avec la réalité. Sous cet angle, je vois des liens avec l'expérience des survivants d'inceste. Nous avons nous aussi à nier ce qui nous arrivait, que l'expérience quotidienne et que le comportement de ceux qui étaient les plus proches étaient profondément blessants. Ces

souvenirs ont été occultés, on ne nous a pas vraiment donné d'autre choix que d'admettre ce démenti et d'accepter que tout allait bien.

Je pense que tout cela était fait dans un but bien défini, car c'est ce qui est occulté qui pousse la personne à prendre le rôle de transmetteur et d'opresseur quand elle se trouve en position de prendre le dessus. Si nous ne pouvons pas reconnaître que nous avons été blessés, nous pouvons en arriver à ne pas voir que nous agissons de façon blessante envers les autres. C'est ce qu'il a fallu que nous subissions pour agir en oppresseurs et assurer le maintien du système de classes. Cela n'a jamais vraiment été à notre avantage.

Comme je commençais à avoir une idée de ce que pouvait être l'oppression, je commençais aussi à découvrir que j'avais eu une enfance malheureuse. Je n'avais jamais eu conscience de cela. Ce voyage de découverte ressemble parfois à la construction d'un puzzle, dont l'idée qu'on se faisait n'a que peu de ressemblance avec l'image qui émerge au fur et à mesure que les pièces s'assemblent. J'ai commencé à réaliser que, bien que j'aie grandi dans une famille étendue, entourée d'adultes, personne ne me donnait beaucoup d'attention. Aucun d'eux ne jouait avec moi, ne m'écoutait ou ne me traitait avec respect. Je n'étais autorisée à montrer aucune émotion. Je pouvais être sévèrement grondée si je pleurais quand je me blessais. Mes sentiments n'étaient pas du tout reconnus.

Je pense que depuis le début mes parents étaient surtout émotionnellement absents. En tant que personne, j'étais largement ignorée, alors que j'étais récompensée en étant approuvée pour certains types de "bon comportement". On attendait de moi que j'excelle à l'école, on me disait que j'étais intelligente, mais si je n'avais pas bien fait "je me laissais aller", et cela impliquait que je laissais tomber les autres. Cela m'a donné le sentiment que je n'existais pas du tout, sauf quand je comprenais ce que l'on attendait de moi et que j'agissais en conséquence, et aussi un besoin gelé d'approbation qui ne peut jamais être comblé, quel que soit le mal que je me donne.

Je pris une autre année pour terminer les cours de thérapie par l'art et je commençais un travail qui paraissait intéressant. Ce fut un désastre, et une nouvelle fois je partis après seulement quelques semaines de travail. Les sentiments de culpabilité qui s'ensuivirent étaient accablants. Je me sentais totalement en échec, tout particulièrement parce que j'avais "encore fait pareil". Il semble que cela me mettait justement en face de ce que je ressentais de pire en moi. Mais ce n'est pas très surprenant, puisqu'une fois de plus j'avais refusé de prendre le rôle dévolu à la classe moyenne, de soutenir un système pourri et oppressif.

Pour la première fois, je devenais réellement capable de remarquer le niveau de culpabilité que je ressentais. Cela s'était toujours joué en arrière plan, et je ne l'avais jamais vu. Je le démantelais avec obstination en séance. Il était devenu plus évident pour moi de travailler avec mon attention en dehors de mes détresses, et de faire beaucoup d'auto-appréciation. Je commençais à me demander comment j'avais pu en arriver aux sentiments de haine et de dégoût de soi qui sous-tendaient cette culpabilité.

Je me suis rappelée que nous avons besoin d'être aimé comme nous avons besoin d'eau, mais que nous avons besoin d'aimer comme nous avons besoin d'air. Ma famille était vraiment peu démonstrative, pas franchement affectueuse, et était incapable de répondre suffisamment à mes tentatives pour être aimée d'elle. Je suis devenue dépendante de mon doudou et de mon pouce, et j'étais vue comme une enfant pleurnicharde et collante. Je pense qu'il est significatif que je me revoie assise sur les genoux de ma maman, à l'âge de quatre ans, pendant qu'elle m'apprenait à lire. La proximité et l'attention étaient conditionnelles, et les acquisitions scolaires étaient déjà le moyen que l'on me donnait pour les obtenir.

Je peux difficilement imaginer une façon plus efficace de donner à un enfant des sentiments négatifs envers lui-même que de rejeter son amour. Si je n'avais pas été confrontée à ce sentiment de rejet, d'être nulle, imparfaite, indigne d'amour, incorrigible, je n'aurais jamais développé l'automatisme chronique de rechercher l'approbation. Il fallait que tout cela soit mis en place pour

me faire prendre dans la vie un rôle de classe moyenne : discrète, le profil bas, docile, courant après le succès. Après tout, si j'avais été capable de rester en contact avec l'idée que j'étais fondamentalement bonne, valable, aimable et importante, j'aurais toujours su ce que je voulais, sans m'inquiéter de ce que les autres pensaient de moi. En l'occurrence je me suis longtemps battue contre le fait que je n'avais aucune idée de ce que je voulais. J'ai passé mon temps à essayer de correspondre aux attentes des autres.

On m'a aussi inculqué la peur de l'autorité ; j'ai appris très tôt que défier mon père, par mots ou par gestes, entraînait des reproches fulgurants et furieux. J'ai donc grandi avec, à l'extérieur, des automatismes de timidité et de docilité, et à l'intérieur, un intense ressentiment ; la confrontation ouverte n'était pas possible. Cela a contribué à la confusion et à la restimulation générale que j'ai ressenties dans la Co-écoute. D'une part, mes automatismes me poussaient à réussir dans le cadre qui m'était donné. D'autre part, on m'avait conditionnée avec des messages écrasants d'impuissance face à l'autorité. Ainsi, qu'on me pousse à être responsable de changer le monde m'a toujours mise complètement hors de moi. Je peux presque entendre les fusibles sauter et une voix répéter : « Hors service ». Le ressentiment a fait surface quand il m'est apparu que, voilà, ça y est, on attendait de moi que je réussisse l'impossible.

La démonstration que fit Sean fut tellement importante parce que cela tranchait d'un seul coup ce qui semblait un noeud inextricable. Pour la première fois quelqu'un, et quelqu'un détenant "l'autorité", disait clairement que la manière dont on fait parfois passer la Co-écoute pouvait restimuler des éléments-clés de l'oppression intériorisée de la classe moyenne, et que nous devons y être très attentifs. Pour la première fois dans la Co-écoute, je commençais à me sentir en sécurité, avec comme résultat d'être capable de remarquer combien je m'étais sentie en insécurité jusqu'alors.

C'est ainsi que les choses commencèrent vraiment à bouger pour moi dans ce domaine. Je pense que ce qui m'a le plus stupéfiée, c'est à quel point le mensonge selon lequel "tout va bien" a pénétré. Chaque élément nouveau de la ré-évaluation me prend complètement par surprise, je vois un nouvel aspect d'un problème chronique qui a exercé une influence énorme sur ma vie et je suis abasourdie de ne pas même m'en être doutée auparavant.

Ma dernière révélation concerne l'humiliation qui, je l'ai récemment remarqué, est présente et même terrible. Je l'ai attaquée par un travail continu d'auto-appréciation. L'été dernier, j'ai vu Harvey utiliser en démonstration « Je peux... ». Je dois dire que je n'ai pas aimé cette direction qui semblait être une nouvelle exhortation, pousser, pousser, pousser à bien faire, ce qui appelait instantanément la restimulation. Mais j'ai pu voir que cela pouvait m'être utile si j'en jouais pour arrondir les angles sur lesquels la détresse s'accroche. Je l'ai essayée dans un groupe, sous la forme « Je peux être complètement proche de tout le monde ici », et aussi dans une séance : « Je peux être complètement enchantée de moi-même », dit sur un ton léger, détendu et satisfait. Cela marche à merveille.

Être enchantée de moi-même continue à être la contradiction la plus puissante pour moi, et j'ai récemment trouvé une version améliorée : « Il faut juste que je remarque que je suis absolument charmante. Je n'ai rien d'autre à faire. » Cela enlève de cette direction tout élément d'effort et me rappelle que c'est déjà la réalité, que je n'ai rien besoin de faire pour y arriver. Cela semble être la direction la plus pointue et la plus directe que j'aie trouvée jusqu'à présent.

J'ai animé un groupe de soutien de la classe moyenne, et cela a été l'occasion aussi bien de partager et de vérifier mes idées que d'obtenir beaucoup de décharge. Comme j'étais arrivée à une vision plus claire de ce qui marchait le mieux pour contredire l'oppression intériorisée, j'ai souhaité partager cette information plus largement. Aussi, il y a quelques mois, j'ai organisé un atelier sur l'élimination du classisme, et j'ai invité les leaders des autres groupes à l'animer avec moi.

J'ai remarqué que nous allions dans des ateliers séparés et apprenions comment contredire nos propres oppressions de classe efficacement, et que nous progressions ; nous pouvions alors le

transmettre à nos propres groupes de soutien. Toutefois, nous avons aussi des relations d'écoute avec des personnes de tous les milieux et nous avons besoin d'une bonne information sur toutes les oppressions de classe pour être des écoutants efficaces pour tout le monde.

J'ai organisé la journée de façon à ce qu'un membre de chaque groupe parle de son oppression, et que tout le monde l'entende. Je voulais que chacun ait l'opportunité de choisir dans quel groupe de soutien aller, sur la base de ce qu'il avait perçu comme le plus proche de ses propres automatismes chroniques. Ceci pour permettre aux personnes ayant différentes origines de choisir en connaissance de cause, car je pense qu'on peut être influencé par une tendance à un snobisme à l'envers.

Quand ce fut mon tour, j'ai parlé de l'image que je m'étais construite de l'oppression intériorisée. J'ai lu une liste que j'avais écrite pour la Lettre Régionale de la Classe Moyenne :

1. En toute situation, surtout si elle est nouvelle, je dois mettre toute mon intelligence à comprendre ce que les autres attendent de moi.
2. Je dois alors mettre toute mon énergie à accomplir ma tâche du mieux que je peux et que l'on considère que j'ai réussi.
3. Je peux alors gagner l'approbation et les louanges (mais pas l'amour).
4. Je ne dois pas montrer mes sentiments, même si ça devient très dur.
5. Je ne peux ni espérer aide, soutien ou sympathie, ni en réclamer.
6. Si les choses tournent mal cela doit être de ma faute, et je peux m'attendre à être blâmée.

La lecture de cette liste a eu un impact puissant à plusieurs occasions. Bien qu'elle semble plutôt faire porter l'attention sur la détresse, je pense que c'est une contradiction puissante au fait que l'oppression ait été niée et soit par conséquent devenue invisible, parce que cela montre clairement que ces sentiments ne correspondent pas à la réalité présente. À sa lecture, la réaction courante des gens de la classe moyenne est : « Oh, je pensais qu'il n'y avait que moi. » Parce que nous n'avons jamais été autorisés à montrer nos sentiments, nous finissons par ne plus savoir que nous avons tous les mêmes manières de nous sentir mal. La séparation qui nous a été imposée est à ce point profonde.

Je pense que l'invisibilité de l'oppression de la classe moyenne n'est pas seulement faite pour nous maintenir dans les rôles qui nous sont assignés, comme dans : « Tout va bien, nous ne sommes pas opprimés, alors pourquoi faire des vagues. » Je pense qu'elle est aussi rendue invisible à l'intention de la classe ouvrière. S'ils pouvaient voir la réalité de l'oppression de la classe moyenne, ils ne croiraient pas le message que la "mobilité ascendante" est bonne. Mais il faut pour la société de consommation que nous soyons tous piégés à croire que nous allons bénéficier d'un style de vie plus opulent. Nous ne pouvons jouir de ces "récompenses" que si nous avons été rendus impuissants par l'oppression.

Paru dans *Present Time* N° 93 (Octobre 1993)

Traduit par Claire Giboin et Brigitte Guimbal